



P R O N E

POUR LE QUATRIÈME

DIMANCHE DE CARÊME.

Sur ce que la dévotion se trouve plus communément chez le Peuple.

Sequebatur eum multitudo magna, quia videbant signa quæ faciebat.

Une grande foule de peuple suivoit Jesus-Christ, parce qu'ils voyoient les miracles qu'il faisoit.

(En S. Luc, c. 6.)

LA multiplication miraculeuse de cinq pains, avec lesquels J. C. rassasia le peuple qui l'avoit suivi au nombre d'environ cinq mille ames, présente tant de réflexions à la fois, que je ne fais, mes chers Paroissiens, à laquelle je dois m'arrêter. Vous parlerai-je de cette providence infinie, qui, renouvelant chaque année le miracle de notre Evangile, commande aux fruits de la terre de renaître sans cesse, aux animaux de croître & de se multiplier pour satisfaire à tous nos besoins? Ou bien, parce que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, ne devois-je pas vous entre-

tenir plutôt de cette divine parole, qui, depuis J. C. jusqu'à nous, n'a cessé de se reproduire, de se multiplier, en quelque sorte, dans la bouche des Pasteurs, pour nourrir les brebis qui leur sont confiées. Vous croyez peut-être qu'afin de vous disposer à manger l'Agneau Paschal, je vais vous faire voir avec les Saints Peres, dans la multiplication des pains, le mystere adorable de l'Eucharistie; ce pain vivant qui se multiplie tous les jours dans la main des Prêtres, pour la nourriture de nos ames.

Nous avons parlé, ou nous parlerons ailleurs de toutes ces choses; je m'arrêterai aujourd'hui à une autre réflexion que vous n'avez peut-être jamais faite; à la bienheureuse simplicité de ce pauvre peuple qui court après J. C., & le suit jusques dans le désert, sans s'inquiéter de quoi, ni comment il pourra y vivre. Ravis d'admiration & d'amour, à cause de la sainteté qui paroissoit dans sa vie, de la sagesse qui brilloit dans ses discours, de la puissance qui éclatoit dans ses miracles, ils ne peuvent se rassasier de le voir & de l'entendre; ils oublient leurs besoins les plus pressans pour le suivre, pendant que les Pharisiens & les Docteurs de la loi demeurent à Jerusalem, où ils ne sont occupés qu'à épier sa conduite, qu'à critiquer ses actions, & qu'à chercher les moyens de le faire mourir. Cela paroît étonnant, & nous aurions peine à le croire, si nous ne voyons encore aujourd'hui les exercices extérieurs de la piété Chrétienne, relégués presque entièrement chez les peuples; pendant que ceux qui sont au dessus de lui, regardent la Religion avec indifférence, quelquefois même avec mépris. Voyons d'abord, & en peu de mots, ce qui se passe à cet égard dans le monde; nous verrons ensuite ce qu'il faut en penser.

ON trouve de vrais Chrétiens, & le Seigneur a ses Elus dans tous les états. Il y a parmi les grands & les riches, des personnes remplies de Religion & de piété. Il y en a parmi le bas peuple qui n'ont ni piété ni Religion. A Dieu ne plaise que nous voulions ici juger qui que ce soit. Mais les biens & les honneurs de ce monde produisent ordinairement l'orgueil, & l'orgueil engendre une fourmillière de péchés, qui peu-à-peu & quelquefois sans qu'on s'en apperçoive, en altérant la simplicité de la foi, détruisent la piété jusques dans sa racine.

Et en effet, où la trouve-t-on cette belle & précieuse simplicité de la foi? N'est-ce pas communément chez le peuple? Il croit, sans raisonner, ce que ses peres ont cru, ce que ses Pasteurs lui enseignent. Il ne dispute point sur le *pourquoi & le comment*; il s'en tient à son catéchisme; il ne veut pas être plus habile que le Pape, les Evêques & toute l'Eglise. Il écoute les Pasteurs que Dieu lui a donnés pour le conduire, & il se laisse conduire. Au lieu que vous, Monsieur, raisonnez à tort & à travers sur la Religion & sur ses mystères; vous critiquez sa doctrine, vous méprisez ses usages & vous vous moquez d'une pauvre femme, dont la foi simple & le cœur droit sont mille fois plus précieux devant Dieu, que toute la science des philosophes. Navez-vous jamais lu dans l'Evangile, que ce qui paroît grand aux yeux des hommes, est abominable devant Dieu; & que souvent celui-là est grand aux yeux de Dieu qui paroît méprisable devant les hommes?

I.
REFLEXION.

Luc. 16.

Ce peuple que vous traitez d'ignorant & d'imbécille, n'est pas hébété au point d'imaginer, par exemple, qu'il est permis de faire gras les jours

maigres pour les maladies à venir. Quoiqu'il travaille à des ouvrages pénibles, qui épuisent le corps encore plus que le jeûne & l'abstinence, il ne se croit pas dispensé d'observer à cet égard les commandemens de l'Eglise, à moins qu'il ne soit malade sérieusement. Au lieu que vous, qui vous croyez fort au dessus du peuple, n'êtes pas à beaucoup près aussi éclairé que lui sur cet article, ainsi que sur bien d'autres, lorsque vous pensez qu'il est permis de faire gras, quoiqu'on se porte bien, sans autre raison qu'une crainte frivole de déranger sa santé ou de l'affoiblir.

Jesus-Christ n'a pas établi le Carême, les hommes l'ont inventé; chacun là-dessus est son maître. Pour sanctifier le Dimanche il suffit d'entendre une Messe quelconque, à la Paroisse ou ailleurs, cela est égal. On n'est obligé d'assister ni à Vêpres, ni aux autres Offices; les gens comme il faut n'y vont plus. Qui est-ce qui tient de pareils propos & mille autres semblables? Vous le savez, mes Freres; ce sont ordinairement les plus apparens d'une Paroisse; & ils parlent de la sorte, non pas que dans le fond ils ne sachent bien le contraire; mais on prétend se donner du relief, & se distinguer du peuple avec lequel on rougiroit de se confondre dans les pratiques de la piété Chrétienne.

On porte cet orgueil jusques dans la maison de Dieu. Un pauvre paysan entre modestement dans l'église, se met à genoux, se prosterne, baise la terre & prie avec dévotion; pendant qu'un autre revêtu d'un habit qui annonce quelqu'un au-dessus du peuple, se contente de mettre un genou en terre, baisse à peine la tête, quand il devroit se prosterner; se tient debout quand il devroit être à genoux, assis lorsqu'il devroit être debout, & paroît quelquefois dans une posture qui blesse non-seulement le respect dû à la maison

de Dieu , mais même les loix ordinaires de la bienfiance. Vos regards pénétrants , ô mon Dieu , ne s'arrêtent point sur les habits ; ils percent jusques dans le cœur , & voyent tout ce qui s'y passe. Hélas ! souvent les trésors de votre grace & les richesses de votre amour sont cachés sous de misérables haillons , pendant qu'un corps revêtu de beaux habits , renferme quelquefois une ame toute couverte de crimes.

C'est par une suite de ce même orgueil , que les personnes dont je parle , écoutent la parole de Dieu , non pour s'instruire , parce qu'elles croient en avoir assez ; mais par bienfiance , ou par curiosité , ou comme les Pharisiens écoutoient J. C. à dessein de le critiquer & de le surprendre dans ses discours ; delà vient que cette divine parole , au-lieu de les éclairer , les aveugle ; au-lieu de les toucher , les endurecit ; pendant que le peuple pour l'ordinaire l'écoute avec docilité , avec respect , & en profite. Vous l'avez dit , grand Dieu ; ceux qui ne voyent pas , seront éclairés ; & ceux qui s'imaginent voir plus clair que les autres , seront aveuglés.

Mais où trouve-t-on la fréquentation des Sacremens ? qui est-ce qui environne nos confessionaux ? qui est-ce qui remplit la Sainte Table ? le peuple. S'il y a dans nos Paroisses des Chrétiens qui se contentent d'en approcher une fois l'année , s'il y en a d'autres , ce qu'à Dieu ne plaise , qui soient endurecis au point de manquer au devoir paschal , ce sont ordinairement des personnes au-dessus du commun. Le Pere de famille les avoit invités les premiers ; ils refusent d'y venir , & la salle du festin se remplit de laboureurs , d'artisans , de domestiques & de tout le bas-peuple. Vous l'aviez prédit , Vierge Sainte , dans cet admirable cantique où vous annonciez tant de merveilles , lorsque vous portiez dans vos

entrailles le Dieu d'humilité, le Sauveur des petits, le pere des pauvres; ils ont été rassasiés, pendant que les riches se sont retirés les mains vuides. *Esurientes implevit bonis & divites dimisit inanes.*

Il n'est pas étonnant après cela, qu'à l'heure de la mort, nous trouvions si peu de résignation dans les uns, pendant que les autres nous édifient par les sentimens d'une tendre confiance en J. C, dans laquelle ils ont vécu, & avec laquelle ils meurent. Je parle pour avoir été moi-même le témoin & le dépositaire de ces sentimens; pour avoir reçu les derniers soupirs de ces bonnes ames qui, n'ayant point été souillées par les grands crimes, ni troubleés par les passions qui attachent si fort les hommes à la terre, après avoir vécu dans l'innocence, meurent en paix; remplies de cette foi simple dont elles ont l'habitude, elles ne regardent la mort que comme un passage à une meilleure vie. Pour peu qu'ils croient leur maladie dangereuse, ils demandent eux-mêmes les derniers Sacremens, sans attendre qu'on les prévienne; & ne craignent rien tant que de mourir sans les recevoir, ou de ne pas les recevoir en pleine connoissance.

Il n'en est pas ainsi, vous le sçavez, de ceux qu'on appelle gens d'une certaine façon. La seule pensée de la mort les fait pâlir, & le trouble; on ose à peine leur en parler, lorsqu'ils n'en font qu'à deux doigts. Quand il s'agit des Sacremens, ce n'est qu'à l'extrémité qu'on les propose; il faut amener les choses de loin; &, en leur annonçant qu'ils doivent mourir, il faut, pour ainsi dire, leur faire espérer qu'ils ne mourront pas. Et après cela, bon Dieu! quelles consciences! quelles frayeurs! Ils ne rendent pas leur ame; c'est la mort qui la leur arrache.

Ainsi nous voyons presque toujours ceux qui,

étant plus à portée de connoître les devoirs du Christianisme , devraient les remplir avec plus d'exactitude, vivre au contraire à cet égard dans une indifférence qui va jusqu'au mépris, & dont ils font gloire. Sur quoi, voici, mes chers Paroissiens, quelques réflexions courtes, mais solides qui, moyennant la grace de Dieu, feront impression sur les esprits raisonnables, s'ils veulent se donner la peine de s'y arrêter & de les approfondir. Il y a beaucoup de personnes qui, sans avoir un mauvais fond, ne laissent pas de donner dans de certains travers, moins par malice que par un défaut de réflexion. Ecoutez donc, mon cher Enfant, & si vous trouvez que votre Pasteur dise vrai, ne méprisez pas les avis qu'il vous donne.

N'EST-IL pas vrai d'abord, & ne convenez-vous pas que les actes de Religion & de piété n'ont jamais déshonoré personne? que les sentimens de Religion & de piété rendent au contraire les hommes plus estimables, dans l'esprit de tous les gens de bien, même des libertins qui voudroient les tourner en ridicule? Ceux qui sont auprès des Rois & des grands du monde, ne se font-ils pas honneur de les servir? ne donnent-ils pas journellement des marques publiques d'attachement & de zèle pour leur service? Les courtisans ne cherchent ils pas à se distinguer par leur assiduité, par une exactitude scrupuleuse à s'acquiescer de tout ce qu'ils doivent au maître, dans les petites choses comme dans les grandes? En voit-on beaucoup qui prétendent se distinguer en affectant de ne pas suivre le Prince, & d'être moins assidus que les autres auprès de sa personne. Pourquoi prétendriez-vous donc, mon cher Paroiss-

II.
REFLEXION.

rien, vous donner du relief, & vous distinguer du peuple, en affectant d'avoir à l'extérieur moins de piété que lui, en traitant de mommerie certains usages universellement reçus dans l'Eglise, en parlant avec mépris de certaines pratiques de dévotion, qui, à la vérité, n'en sont que l'écorce; mais l'écorce fait partie du fruit; elle en fait connoître l'espece; elle le conserve.

A force de raffiner sur la dévotion, vous la réduirez à rien; croyez-moi, donnez-lui un peu plus de corps & de consistance; mêlez-vous dans la foule; c'est le vrai moyen de vous distinguer. Plus vous êtes au-dessus du peuple, plus vous serez remarqué, plus vous serez respectable, plus on sera édifié de vous voir confondu avec lui dans toutes les pratiques de la piété chrétienne. Penser & agir différemment, c'est petitesse d'esprit; c'est foiblesse d'imagination; c'est un défaut de sentiment & de noblesse dans l'ame. Première réflexion. En voici une autre.

C'est n'avoir point de cœur que de rester les bras croisés & de ne faire rien ou presque rien pour son salut, tandis que les ignorans & les idiots y travaillent, quoiqu'ils aient beaucoup moins de secours extérieurs que vous n'en avez. Ils approchent des Sacremens plusieurs fois dans l'année, & vous avez toutes les peines du monde à faire vos Pâques. Ils sont assidus à tous les Offices, & à peine entendez-vous la Messe. Ils oublient aisément une injure, & vous conservez quelquefois jusqu'à la mort des desirs de vengeance. Ils ne connoissent gueres certaines actions honteuses, certains péchés énormes que vous commettez aussi facilement que s'il n'y avoit aucun mal. N'en difons pas d'avantage, votre laboureur, votre vigneron, votre domestique ravissent le Ciel que vous perdez; vous restez bien

loin derrière ceux à qui vous commandez ; & devant Dieu , ils sont infiniment au-dessus de vous : allez , mon Enfant , vous n'avez point de cœur. N'est-ce pas-là ce que disoit S. Augustin à un de ses amis. Les ignorans ravissent le Ciel , & nous le perdons , nous qui faisons les entendus & les habiles. Il y a quelque chose de plus , à quoi vous ne prenez pas garde ; un défaut de justice & de probité. Troisième réflexion.

C'est manquer à la justice ; c'est n'être pas honnête-homme que de ne point rendre à chacun ce qu'on lui doit. Or , plus vous êtes au-dessus du peuple , plus vous lui devez le bon exemple. C'est à vous , Monsieur , ou Madame , à vous présenter des premiers , dès que la quinzaine est ouverte ; à venir au confessional , non pas à certaines heures commodes , ainsi que vous le demandez quelquefois. Ces airs de distinction ne conviennent point à des pénitens ; mêlez-vous dans la foule , passez à votre tour ; que votre modestie & votre humilité paroissent aux yeux du peuple ; qu'il apprenne par votre exemple la manière dont il doit s'approcher de ce tribunal si saint & si respectable ; c'est à vous de paroître à la table de J. C. non pas un jour ouvrable & comme en cachette , mais les jours les plus solennels , afin que le peuple , à qui vous devez l'édification , soit édifié.

C'est à vous d'arriver les premiers à tous les Offices , sans attendre que l'eau bénite & la procession soient faites , ou que les petites heures soient chantées , comme si tout cela n'étoit fait que pour le peuple. C'est à vous de ne pas manger un œuf les jours défendus , sans que vos domestiques sachent que vous en avez besoin , & que vous en avez demandé la permission à l'Eglise. En un mot , c'est à vous de marcher à la

tête dans toutes les cérémonies de piété. Le bon exemple n'est pas une œuvre de surérogation & de simple conseil ; vous le devez, & vous manquez à la justice lorsque vous ne le donnez point. Que seroit-ce donc, si vous en donniez de mauvais ! Vous seriez semblable à un homme riche qui au lieu de payer une pistole qu'il devoit à un pauvre, lui en voleroit une autre. Si toutes ces raisons, fondées sur la foi dont vous faites profession, & sur les sentimens d'honneur dont vous vous piquez, ne suffisoient pas pour vous convaincre & vous persuader, je pourrois ajouter qu'il est de votre intérêt que le peuple aime la Religion & la pratique. Plus il sera Chrétien, plus vous aurez lieu d'être content des services que vous en retirez, & dont vous ne sauriez vous passer. Ceux qui cultivent vos terres, vos domestiques, ceux à qui vous vendez ou de qui vous achetez, tous ceux qui travaillent pour vous, ménageront vos intérêts, vous seront fideles, mériteront votre confiance plus ou moins, selon qu'ils auront plus ou moins de Religion. Donnez-leur donc les exemples de cette piété qui est utile à tout, & faites-leur connoître que la véritable gloire consiste à suivre J. C. & à remplir avec fidélité les plus petits devoirs du Christianisme. Distinguez-vous du peuple par votre dévotion, autant que vous êtes au-dessus de lui par votre rang, votre naissance ou vos richesses.

Et vous, mes chers Enfans, lorsque ceux qui sont au-dessus de vous, paroissent mener une vie moins régulière & moins chrétienne que la vôtre, gardez-vous bien de les mépriser & de vous préférer à eux pour cela. Pensez au contraire que si la providence les avoit placés dans votre état, ils seroient plus Chrétiens que vous n'êtes ; & que, si vous étiez exposés aux mêmes occasions

& aux mêmes tentations qu'ils trouvent dans leur , vous vaudriez peut-être moins qu'il ne valent. Sachez qu'il y a parmi eux de vrais Chrétiens dont la piété est bien au-dessus de la vôtre, & qui sont dignes de vous servir de modèles. Conduisez-vous de manière à ne pas mériter le reproche qu'on vous fait ordinairement, d'être dévots à l'extérieur, quelquefois jusqu'à la superstition, pendant que vous êtes remplis de mauvaise foi, de mensonges, de tromperie; coleres, jureurs, ivrognes, voleurs, ingrats envers ceux qui vous font du bien.

Ils fréquentent les Sacremens, dit-on : mais chez eux la bonne foi & la probité sont très-rare. Ils ne manqueraient pas un office, ils vont à toutes les processions, ils sont de toutes les confréries; mais ils se levent la nuit pour piller nos jardins, voler nos fruits, vendanger nos vignes. Ils font bénir des herbes pour les maladies de leurs troupeaux; mais ces troupeaux mangent nos bleds en herbe, ruinent nos moissons, détruisent nos bois. Ils sont dévots à l'Eglise, ils prient long-tems, ils joignent les mains, baissent la terre; mais au sortir de là ils vont au cabaret, ils s'enivrent, ils n'ont dans la bouche que des juremens & des paroles grossières.

Mes Enfans, voilà ce que j'ai quelquefois oui dire : je veux bien croire qu'il y a de l'exagération; mais le tout n'est pas sans quelque fondement. Soyez donc sur vos gardes pour ne pas tomber dans les vices dont on vous accuse; fuyez les cabarets, soyez sobres, évitez les juremens & les mots grossiers. Travaillez toujours fidèlement, ne trompez qui que ce soit, ne faites tort à personne. Honorez tous ceux que la providence a mis au-dessus de vous, bons ou mauvais, ce n'est point à vous à les juger ni à les reprendre.

Ne foyez point ingrats envers eux , lorsqu'ils vous font du bien , en vous soulageant dans vos maladies & dans d'autres occasions où vous avez besoin de leur secours. En un mot, faites connoître par vos œuvres que vous n'avez pas seulement l'extérieur & l'écorce de la dévotion, mais que vous en avez l'ame; c'est-à-dire, la crainte & l'amour de Dieu, qui consistent à faire ce qu'il commande, à éviter ce qu'il défend, à lui être fidele dans les plus petites choses, comme dans les plus grandes.

Souvenons-nous enfin, mes chers Paroissiens, que nous servons tous le même maître, que nous sommes les membres les uns des autres, n'ayant qu'un même chef qui est J. C. dans lequel toutes les distinctions se perdent & disparaissent; qui n'a égard ni à la pauvreté, ni aux richesses, ni au rang, ni à la naissance; devant lequel tous les hommes sont égaux, & qui ne les distingue les uns des autres que par leur bonne ou mauvaise vie. Que les petits honorent les grands; que les grands montrent aux petits le chemin de la vertu & de la vraie dévotion. Que le maître soit l'exemple de ses domestiques & de tous ceux qui travaillent pour lui. Que les *Notables* de la Paroisse soient vraiment Notables, c'est-à-dire, remarquables par leur piété, en paroissant à la tête des autres toutes les fois qu'il s'agit de remplir les devoirs de notre Religion sainte, de rendre à J. C. à la sainte Vierge & aux Saints, les hommages publics de cette dévotion tendre & empressée dont un honnête homme ne doit jamais rougir, dès qu'il fait profession d'être Chrétien.

Donnez-nous donc, ô mon bon Sauveur, donnez-nous une foi simple; un esprit docile, un cœur droit. Eclaircz, touchez, convertissez nos ames, & faites-nous comprendre, ce n'est point

assez , faites-nous sentir que la véritable science est de vous connoître , que la véritable gloire est de vous servir , que les véritables richesses sont les richesses de votre grace , que le vrai bonheur consiste à vous aimer dans ce monde-ci & dans l'autre. C'est-là , mes chers Paroissiens , le bonheur que je vous souhaite. *Au nom du Pere , &c.*

